

# Week-end de chasse à la mère

Du même auteur

*Les Filles*

Éditions Gallimard

*Madame Placard*

Éditions Gallimard

*Loin du Paradis, Flannery O'Connor*

Éditions Gallimard

*Petite*

Éditions de l'Olivier, 1994

Éditions du Seuil, coll. « Points », n° P 187

GENEVIÈVE BRISAC

Week-end de chasse  
à la mère

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-87929926-6

© Éditions de l'Olivier, Le Seuil, 1996

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Quel est ton animal préféré ? » a demandé Eugenio pendant qu'on marchait dans la nuit. C'était l'avant-veille de Noël.

J'ai dit : « Koala, écureuil, loutre. Koala pour le geste des pattes autour du tronc de l'eucalyptus, et pour le voisinage du kangourou. Écureuil pour les noisettes. Quelle douceur dans l'ofrande d'une noisette, comme je dis toujours. Loutre, je ne sais pas. À cause de la sonorité assez moche et touchante de son nom. À cause de l'eau. »

Je mentais. Je voyais plutôt un animal du genre tatou.

Eugenio avait glissé son bras dans la petite anse invisible que forment mon corps et mon bras. Il avait l'air anxieux :

« Crois-tu que la reine Élisabeth a eu une vie heureuse ? » a-t-il murmuré.

J'ai eu au bord des lèvres une riposte mesquine :

Qui t'a parlé de cette momie à chapeau ? C'est encore ton père qui t'a parlé d'elle ! J'ai dit :

« Assez heureuse, je crois, mais elle a été déçue par ses enfants. »

C'était une méchanceté gratuite d'avoir mis sur le tapis ces mots ensemble : *déçue* et *enfants*, et Eugenio s'est ratatiné.

J'ai eu honte.

« Il faut qu'on se dégrouille, a dit Eugenio. On est en retard, maman, dégrouille-toi !

— Ce verbe est vraiment immonde et la reine Élisabeth ne le dirait certainement pas ! » lui répondis-je.

La reine Élisabeth est notre idole, notre tête de Turc, notre sphinx et notre bouc émissaire.

« Elle n'a pas eu une vie heureuse, dis-je finalement, parce qu'elle ne le souhaitait pas tellement. »

Cette dignité le laisse rêveur. Cela me rappelle, moi, de fil en aiguille, une autre reine qui avait craqué l'élastique de sa culotte et mourut, pour cette raison, mourut de froid sous la neige, car elle refusa de se lever du banc de pierre où elle avait réfugié sa dignité menacée. Je raconte cette histoire : mourir de froid sur un banc de pierre glacial est le comble de la dignité, remarqué-je, fière soudain de ma tentative pédagogique. Mais Eugenio ricane : « Le romantisme t'aveugle une fois de plus, maman. Ce n'est pas du tout cela, l'histoire. La

reine hurla et tempêta, et l'on fit venir dix hommes, parmi les plus forts du royaume, qui arrachèrent le banc de pierre et le transportèrent au palais, suant et soufflant comme on imagine, pour que personne, jamais, ne puisse murmurer : la reine a perdu sa culotte. Et c'est cela, vois-tu, le comble de la dignité. »

Eugenio est plus proche de la psychologie royale que moi. J'ai sorti ma clé et son porte-clés Marge Simpson. Marge Simpson, si tendre avec son chignon bleu immortel. Dans le hall de l'immeuble, on entend le chant des oiseaux, un chant trillé.

La cage d'escalier résonne de leurs vocalises, car ils sont installés au bas des marches, à la place habituelle des poussettes d'enfants. Chaque fois que nous passons devant leur cage immense aux arabesques confondantes, je ne peux m'empêcher de dire : « Tu entends, Eugenio, cette musique des anges ? » Et chaque jour, son minuscule agacement me remet à ma place. Tout comme chaque matin je lui dis, en l'emmenant à l'école : « Regarde cette maison, c'est la plus belle de Paris. Elle est très blanche, et très lisse, avec une cour-jardin sur son flanc, des graviers et de petits massifs de roses cachés à demi par la grille opaque et verte. Elle a de si hautes fenêtres qu'on dirait un visage au front immense, aux yeux rectangles. »

Eugenio me répond : « Tu dis toujours la même chose : regarde, écoute, regarde, écoute.

Laisse mes yeux et laisse mes oreilles », dit Eugenio sérieusement.

Tandis que nous montons l'escalier, moi devant et lui agrippé à mes basques, en souvenir du temps encore proche où je le montais dans mes bras, au mépris de toute recommandation, par défi au corps médical tout entier, par pure stupidité, je me souviens de ce qu'il m'a dit juste avant : « Dégrouille-toi, maman, nous sommes en retard.

— On est en retard pour qui, lui demandé-je avec méfiance, et ça le fait rire.

— C'était juste un truc pour te faire avancer, murmure-t-il, un peu effrayé par son insolence, tu dis toujours qu'il n'y a d'éducation que par l'exemple. On est en retard, c'est la phrase que tu répètes le plus souvent. » Il imite ma grimace, cou tendu, maxillaires contractés, front froissé d'inquiétude : « On est en retard, dépêche-toi, mon chéri !

— Mais je ne fais pas ça quand c'est les vacances !

— Moi, si ! répond Eugenio. C'est bientôt Noël, maman. Faut qu'on se dégrouille. Où on va aller, dis, on va pas rester là à s'embêter tous les deux ? Les autres ont des familles qu'ils aiment, nous, qu'est-ce qu'on va devenir ? »

« Au fait alors, on mange quoi ? » dis-je.

Une voix nette au fond du divan suggère :  
« McDo ? »

« Un McDo que je vais te chercher, ou un McDo qu'on va manger tous les deux là-bas en amoureux ? »  
Le prince des Nuées hésite, un peu surpris de tant de mansuétude.

« Que tu vas chercher », conclut-il, après mûre réflexion. Et mon cœur se serre. D'accord, mon chéri. Un McDo à quoi ?

Avant de redescendre, je tire les rideaux que j'ai fini par installer dans notre pièce commune, rouge sang, très lourds et solennels. Ils me rappellent le temps où je travaillais au théâtre, ils sont là pour ça, pour me rappeler mes démissions. Je regarde la rue étroite où nous habitons. La nuit noire d'hiver est différente pour chaque fenêtre, me dis-je. Dans la pièce et demie où nous vivons avec Eugenio depuis deux ans, il y en a deux. Juste en face de nous, incrusté dans le mur d'en face, il y a une sorte de petit tableau, que je n'avais jamais vu avant, un tableau vert, éclairé par un minuscule projecteur. Il semble représenter un paysage, des rochers sans doute, et un lac. On ne distingue bien que des reflets argent. Il fait penser à la ville qui ne sort de l'eau qu'une fois tous les cent ans.

Le restaurant McDonald du boulevard est à moitié vide. Près de la porte, à gauche en entrant, il y a Violette. C'est le nom que je lui ai donné, parce qu'elle est une femme tranquille. Violette me raconte des choses de temps à autre, elle vient ici pour ça, bavarder un peu. Elle apporte sa boîte en plastique opaque, dans laquelle il y a une bouillasse, hérissée de petites arêtes. Je ne lui demande jamais ce qu'elle mange, nous parlons de nos enfants et de la vie. Ce soir, elle a fini son repas, elle nettoie et marmonne, ramasse une vingtaine de pailles qu'elle enfourne dans son grand sac, où elles vont rejoindre des pochons en plastique qui crissent quand elle marche. L'existence de Violette, loin de me peiner, me rassure. C'est à cause de ses gestes gracieux, et parce qu'elle n'est pas triste, bien qu'elle soit vieille, pauvre, et seule.

Plus loin dans la salle aux reflets orange, à moitié caché par le pilier central, j'ai aperçu le visage pensif et gai du clochard qui mendie toute la journée à quelques mètres du McDo. Il vit complètement là, y dort et mange deux fois par jour, à heures fixes, à la même table. C'est un pensionnaire, il attache sa serviette en papier autour de son cou.

J'ai remonté le McDo à mon fils avec une grande frite, une sauce chinoise et une paille.

« Pose tout cela à mes pieds, esclave », a-t-il dit.

Je n'avais pas encore ôté mon manteau. Les larmes qui m'ont piqué les yeux à ce moment-là, je ne peux pas en faire grand-chose, ni m'en vanter, pas plus que de la gifle qui a atterri sur son crâne de hérisson. Les frites ont valsé.

« Tu gâches toujours tout ! ai-je crié.

— Mais c'était juste une blague, maman, a-t-il bafouillé. T'as vraiment aucun humour, tu penses qu'à toi et tu fais semblant de penser à tout le monde, mais ça ne marche pas et c'est pour ça que t'es toute seule, qu'on est là tous les deux comme des rats morts. »

J'ai voulu m'approcher, toucher son bras. Je pensais à ces mères que leurs enfants frappent, et dont tout le monde murmure :

« C'est bien fait pour elles. À tant gâter les enfants, on en fait des monstres. »

« À ne pas les gâter, on en fait des infirmes », sifflait une autre voix.

Eugenio ne m'a pas frappée, il s'est blotti au creux de mon épaule, j'ai compris qu'il pleurait. On a regardé *Sauvés par le gong*.

« T'inquiète pas pour Noël, lui ai-je murmuré, j'ai tout prévu, c'est une surprise, et elle te plaira. »

Je lui ai dit cela en éteignant la lumière, je suis

restée ensuite à le regarder s'endormir. Il ne faut pas le faire, le médecin me le répète à chaque fois.

Il n'y a que les mères mortes, me surprends-je à songer parfois, celles-là ne font pas de mal, elles sont les plus douces et les plus parfaites.

La vérité, c'est que je regarde mon fils s'endormir pour la beauté de ce moment silencieux, cette seconde où tout bascule. Je le regarde s'endormir, je prends ce temps de ma vie, comme je prends celui de regarder les fleurs. Je le fais, et j'essaie de comprendre.

Plus que deux jours avant Noël, me suis-je chantoné avec étonnement avant de dormir. Comment passerons-nous le cap encore une fois ?

Quand nous nous sommes levés, le matin, il n'y avait aucun bruit, nulle part, la rue était vide, et la ville peut-être aussi.

« Achète-moi des oiseaux, a murmuré Eugenio, en touillant dans son bol quelque chose d'innommable.

— Mais il y a les canaris de l'immeuble, lui ai-je répondu.

— Des oiseaux à moi, dont je m'occuperais, et qui auraient des noms, a-t-il argumenté. D'ailleurs, ceux de la maison, on ne les entend plus, ils sont sûrement morts de froid, cette nuit. »

Tant de mauvaise foi, de cruauté aussi, m'ont fait sourire.

« Allez, achète-moi un oiseau », a-t-il répété, galvanisé par les céréales et la paix provisoire qu'on pouvait lire sur mon visage. Et nous sommes partis.

« C'est le jour le plus court, le plus moche et le plus froid du monde, a dit Eugenio avec une satisfaction évidente. Et où on va aller passer Noël, hein, toi qui es si maligne ? C'est demain, maintenant, et je vois bien que tu n'as pas la moindre idée d'où on peut aller. Personne ne nous attend, pas de cadeaux, pas de cheminée pour le pauvre Eugenio, tu vois maman, pourquoi t'as divorcé ? »

Je ne suis pas sûre qu'il ait dit la dernière phrase. Pas vraiment. C'est moi qui l'ai entendue, c'était comme une chanson, une petite chanson maudite qui nous accompagne partout.

Nous marchions la tête bien rentrée dans les épaules, à cause des rafales de vent à chaque coin de rue. Rue Dauphine, près de la Seine, Eugenio a vu un magasin de jouets, et nous sommes entrés. C'était un couloir noir plutôt qu'un magasin — j'imaginai l'odeur de bois, de vernis, d'ambre et d'Angleterre qui imprègne ce genre d'endroit. J'ai toujours pensé, sans même le formuler, que les magasins de jouets sont les antichambres d'autres mondes, et les jouets, des signes, des indices, des

trompe-l'œil aussi. Sans le vouloir, ni même m'en rendre compte, j'ai transmis cette petite religion à mon enfant. Nos autels, ce sont les vitrines qui ornent les grands magasins dès le 15 novembre. Les ours en peluche qui dansent et enfournent des tartes aux myrtilles dans de minuscules cuisinières dorées, pendant qu'une cohorte de lapines en robes de mousseline bleue pâle ou jaune font des pas de polka, et agitent de petits bouquets, sur fond de musique de Noël, sont les petits dieux de ce culte inoffensif.

L'odeur du magasin de la rue Dauphine était pleine de promesses. Je veux dire qu'elle était un mélange rassurant d'odeur de poussière, de cire, de miettes de gâteau, de bois verni, de vieux papier peint, d'encre et de miel et j'ai nourri l'espoir d'avoir trouvé l'entrée du monde, comme je la nomme secrètement. À la caisse, une femme parlait dans un téléphone portable du menu de réveillon. Eugenio s'est assis par terre, il soupesait des œufs à kaléidoscope caché, déballait des jeux de tarots, tâtait des figurines en carton aux articulations de pantin, les mains pleines de boules de couleur aux destinations innombrables car la boule et la carte sont les deux piliers du jeu, essayait un vieux jeu de grenouille rouillé installé

à même le plancher, équipé de palets de nacre épais comme de grosses huîtres. Les grenouilles étaient bouleversantes. C'était déchirant de les laisser là.

« Non, ai-je dit à Eugenio, c'est trop petit chez nous, il y a déjà le flipper, les tortues, le château fort avec douves et chemin de ronde en papier mâché, le palais d'Haroun al-Rachid en Lego, l'éléphant automate qui fume la pipe, notre King-Kong à taille d'enfant, le ping-pong pour nains et sept mille autres objets inévitables, attendons des jours meilleurs. On ne sait déjà pas où mettre les oiseaux. On ne les a même pas encore achetés, les oiseaux. »

Je m'étais mise à parler trop fort. La femme a senti que nous étions des parasites, de cette race pénible qui se croit tout permis, même de jouer avec des choses à vendre, ou de faire du bruit dans un magasin de jouets. Elle a raccroché, et, terrorisés en vérité au fond de notre cœur comme des moineaux, nous sommes sortis.

« Tu as entendu ce qu'elle disait à sa mère, la manière dont elle lui parlait », ai-je dit à mon fils, pour meubler notre fuite. Il m'a regardée avec un mépris infini :

« Comment peux-tu savoir que c'était sa mère ?

Quand j'écrirai mes Mémoires, ça s'appellera *Fils de concierge* ! a-t-il articulé d'un air sombre.

— Comme ça, tu as déjà le titre », ai-je rétorqué.

Je lui ai raconté l'histoire de la mère de Charlie Chaplin. Nous marchions de nouveau, serrés l'un contre l'autre, et il n'y avait personne dans les rues. C'est en traversant le pont que je lui ai raconté l'histoire. J'en ai oublié de lui recommander de regarder l'eau grise, et l'arbre mort qu'on aperçoit juste en face, tout seul au bord du quai d'en bas.

« Ils vivaient à Londres, ai-je expliqué, le père, on ne sait pas où il était. Dans un quartier très pauvre. C'était vraiment la misère. Mais la mère de Charlot était une femme exceptionnelle. Elle se mettait à la fenêtre et elle lui racontait la rue, tout ce qui se passait dans la rue, ce qui se passait dans la tête des gens de la rue, leurs secrets, leur musique, elle disait : " Tu vois, regarde, l'homme en bas, oui, celui-là, un pied dans le caniveau, tu te demandes ce qu'il fait là, pourquoi il est dehors dans le froid ? Tu me demandes pourquoi ? Eh bien, c'est sa femme qui l'a mis dehors, et sans dîner en plus, mais ce sont des histoires trop tristes pour un enfant, elle l'a mis dehors, et elle a bien fait. Il est embêté, et affamé, tu vas voir, tiens, regarde, il entre dans la boulangerie, il va s'acheter un croissant ", et il ressortait avec un croissant, pas un pain au chocolat,

non, un croissant. La mère de Charlie Chaplin savait ce genre de choses, elle était un peu folle, les nerfs malades, on l'a mise finalement à l'asile, ou peut-être à l'hôpital, mais elle savait observer, et ce don, elle l'a donné à son fils, elle lui a appris à voir.

— Ce qui m'étonne, dit Eugenio, c'est qu'ils n'ont jamais eu de croissants en Angleterre. »

Il m'a semblé mélancolique. Son nez rouge et ses yeux enfoncés dans sa figure par le froid n'arrangeaient rien. Nous approchions des oiseaux, tout devait être parfait, un moment de bonheur parfait, une mère et son fils, la veille de Noël. Je me retenais de demander à Eugenio ce qui le rendait si sombre, je me retenais de l'attaquer. J'ai pensé aux premières secondes de sa vie sur terre, pourquoi n'as-tu pas une plus grande bouche, mon bébé, m'étais-je dit, tandis qu'on l'agitait, la tête en bas, devant ma figure hagarde d'accouchée. J'ai toujours supposé que les chances de bonheur augmentaient avec la taille de la bouche, et mon nouveau bébé n'était pas gâté. Minuscule cerise invraisemblable. C'est peut-être pour cela que je l'ai tout de suite trop aimé. C'est peut-être pour cela que son nom secret est Lioubov, ce qui, tout le monde le sait, veut dire *amour*.



La place du Châtelet était vide, et le quai désert. « J'ai bien peur que le magasin d'oiseaux ne soit fermé », ai-je dit à Eugenio. Il était onze heures du matin.

Nous marchions au milieu de ficus à moitié gelés et d'une armée de sapins de toutes tailles, semblables à des humains, frappants de diversité.

« Comment on fait pour choisir ? » a murmuré Eugenio.

— Pour choisir quoi ? ai-je répliqué aussi bas que lui.

— Ben, les animaux ! »

Cela m'a plu qu'il nomme « animaux » des oiseaux.

J'ai dit : « L'important, c'est de choisir la boutique. »

Elles étaient toutes pareilles. Pourtant, nous ne sommes pas entrés dans la première, un piège à touristes, ni dans la seconde, trop sale, ni dans celle

d'après, fermée par un grillage considérable, et au fond de laquelle on entendait gémir des bêtes. Il a fallu fuir un couloir sombre parce qu'il sentait la hyène. (Chacun sent ce que je veux dire, c'est ce qui est triste pour les hyènes, tout le monde sait combien elles sont ignobles, combien elles puent, alors que les girafes, qui sont adorées du monde entier, puent encore plus, et ne sont pas meilleures.)

Nous sommes entrés chez Papageno. C'était le nom du magasin : « Papageno, oiseleur, pépiniériste, animaux de compagnie en tout genre. »

Papagena s'est avancée vers nous. Elle ressemblait à une ogresse rouge, avec de petits cheveux collés au front, un bonnet de laine, des bottes en caoutchouc anciennement blanches, un gilet genre serpillière marron très épaisse, des mains d'étrangleur aux phalanges spatulées, et une blouse de boucher. Eugenio a demandé à voir les canaris.

Il a fallu passer devant des dizaines de cages vides.

Celles que je préfère, ce sont les cages exotiques qui ressemblent à des mosquées. Parfois, elles atteignent la dimension d'une pièce. J'avais l'impression qu'une sorte d'exode avait eu lieu, l'hallucination de perchoirs encore animés d'un léger balancement. Eugenio me tirait par la main, visiblement soucieux. « Arrête de me tirer », maugréai-je. Et j'ai renoncé à attirer son attention sur le pigeon mort qui traînait

soit sur les raisons qui font d'un être humain ce qu'il est.

Qu'elle puisse avoir un jour ce pouvoir sur ma vie, ni qu'elle puisse en user.

Je la regarde avec dégoût.

« Comment peux-tu avoir la moindre idée de ce que va devenir mon fils ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu ne l'aimes même pas. »

Martha est installée mentalement sur son haut cheval. Elle me toise et me bouscule de sa longue pique.

« Et son père, sais-tu combien il souffre ?

— Non, je ne sais pas. Qui peut savoir ce genre de choses ? »

L'image d'Eugenio sur les épaules de son père obstrue mes yeux.

Quelque chose a eu lieu. A peut-être déjà eu lieu cent fois. Ou dix mille.

Quelque chose qu'il faut accepter sans le moindre cri, sans faire de bruit, ni déranger quoi que ce soit. Pour que tout reste intact. Pour plus tard.

Au salon, devant le feu, Eugenio et son père observent les rossignols.

Dans la réalité, c'est de la joie que surgit le chagrin, me dis-je, et de tout cela naît une inquiétude mortelle. Que va devenir notre maison ? me dis-je,

le petit tableau vert, Adam, et le chemin tracé au ciseau dans notre moquette, nos puzzles, et le rideau rouge. Perdus à jamais.

Je ne sais pas comment je vais faire. Parfois, on ne voit plus rien devant soi.

Il n'y a plus aucun dessin de route, ni de chemin. Absolument rien.

Je descends à la plage, je prends le vieux chemin, je marche vers l'eau, des cailloux dans les poches. Qui disait cela : des cailloux dans les poches ? C'est idiot, ces histoires-là, il ne se passe rien, rien de spécial, vraiment rien, l'eau n'a jamais été si grise.

Il est impossible de peindre un pareil gris.